

**Zeitschrift:** Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =  
Gazetta militare svizzera

**Band:** 76=96 (1930)

**Heft:** 8

**Artikel:** Weygand : Chef d'Etat-major général de l'armée française

**Autor:** Léderrey

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-9125>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Ausblick.*

„Wenn wir uns also die Verteidigung denken, wie sie sein soll, so ist es mit der möglichsten Vorbereitung aller Mittel, mit einem zum Kriege tüchtigen Heere, mit einem Feldherrn, der nicht aus verlegener Unge-  
wißheit in Angst den Feind erwartet, sondern aus freier Wahl, mit ruhiger Besonnenheit, endlich mit einem gesunden Volk, das seinen Gegner nicht mehr fürchtet, als es von ihm gefürchtet wird. Mit solchen Attributen wird die Verteidigung dem Angriff gegenüber wohl keine so schlechte Rolle mehr spielen, und dieser nicht mehr so leicht und unfehlbar erscheinen, wie in der dunklen Vorstellung derjenigen, die beim Angriff nur an Mut, Willenskraft und Bewegung bei der Verteidigung an Ohnmacht und Lähmung denken.“

Damit weist Clausewitz dem deutschen Soldaten der Gegenwart den Weg von morgen. Er gibt ihm das Vertrauen in eine Form der Kriegführung, die seiner Wesensart und bisherigen Denkweise zu widersprechen scheint, ihm durch die politische und militärische Lage aber aufgezwungen wird. Er lehrt ihm in dieser Form der Kriegführung ein Mittel zu sehen, „um den Feind um so sicherer zu besiegen“. Allerdings gehören dazu ein zum Kriege tüchtiges Heer, befähigt sowohl zum Widerstand in allen seinen Arten wie kräftig genug, das blitzende Vergeltungsschwert zu schwingen, und Führer, die das Wesen der Verteidigung verstehen und ihre Mittel beherrschen. Endlich aber ein gesundes Volk, opferbereit und seinen Führern vertrauend, überzeugt davon, daß es „in der natürlichen Ordnung der moralischen Welt liegt, daß ein Volk die letzten Mittel seiner Rettung versucht, wenn es sich an den Rand des Abgrundes geschleudert sieht.“ Dann verbreitet sich das Feuer seines Widerstandes wie ein Brand in der Heide und trifft am Ende die Bodenfläche, auf welche der Angreifende basiert ist; es ergreift seine Verbindungslinien und zehrt an den Lebensfäden seines Daseins, bis sich der Kulminationspunkt nähert, der über den Ausgang entscheiden soll.

Also lehrt Clausewitz, der klassische Lehrmeister des Krieges, den Verteidigungskrieg.

---

## **Weygand.**

*Chef d'Etat-major général de l'armée française.*

Par le Colonel *Léderrey.*

Au maréchal Joffre revient le mérite d'avoir fait entrer le général Weygand dans l'histoire.

En septembre 1914, à l'époque de la Marne, une armée nouvelle, la 9ème, est constituée au centre du dispositif. Le commandement en est confié à Foch, alors à la tête du 20. C. A. Bien que Weygand servit dans le même C. A., comme lt. col. au 5ème R. de hussards, ce n'est pas Foch qui se l'attache, mais bien Joffre qui l'attribue au nouveau

commandant d'armée. Le Mémorial de Foch souligne „le coup d'œil infailible et le jugement très sûr“ du généralissime qui en 1913 avait distingué Weygand à l'„école des maréchaux“.

Weygand n'avait cependant pas passé par l'Ecole supérieure de guerre. Né en 1867 à Bruxelles, il était entré à Saint-Cyr à 18 ans, puis à l'Ecole de cavalerie de Saumur, où il devait revenir comme instructeur, voire instructeur en chef. A 63 ans, Weygand a conservé la jeunesse d'allure d'un lieutenant de cavalerie, élégant et mince.

Après la Marne, Weygand fait une rapide carrière. Colonel en 14, général en 15, aide-major général de Foch en Italie, l'année suivante, nous le trouvons, en 18, général de division et représentant militaire français au Conseil supérieur de guerre à Versailles, puis major général des armées alliées.

La fin de la guerre est loin de mettre un terme à l'activité de Weygand, jusqu'alors perdu, pour le grand public, dans la gloire de Foch. En août 1920, les armées bolchéviques sont à 20 km. de Varsovie, menaçant non seulement la Pologne, mais toute l'Europe désorganisée. Soudain la horde est arrêtée. Et un communiqué polonais nous apprend: „La manœuvre des armées polonaises, ordonnée selon les règles de la stratégie française, a été bien appliquée“. Sans rien enlever au mérite du haut commandement polonais, on peut admettre que Weygand fut pour beaucoup dans cette victoire de Varsovie que Henry Bordeaux compare à celles des champs Catalauniques et de Poitiers où fut sauvée notre civilisation. Modeste, Weygand déclare à son retour en France: „Les opérations polonaises préalables furent exécutées par les généraux polonais, suivant un plan polonais. Mon rôle, ainsi que celui des officiers français de la mission, s'est borné à combler quelques lacunes dans les détails d'exécution.“

On connaît le rôle de pacificateur et d'organisateur émérite joué par Weygand, haut commissaire en Syrie. Courtois, mais ferme, prudent autant qu'habile, il sait attirer à lui la sympathie et la confiance, continuant ainsi l'œuvre de Gouraud, gâchée plus tard par des politiciens.

A son retour d'Orient en 1924, le général Weygand prend la direction du centre des hautes études militaires qu'il a conservée jusqu'à la fin de 1929.

Un rôle de Weygand nous intéresse de près: celui qu'il joua dans les arrangements conclus avec la Suisse en 1917 et que nous trouvons mentionné dans la citation motivant sa promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur (déc. 18). Weygand aurait à cette occasion rendu d'éminents services. Espérons qu'un jour notre curiosité sera satisfaite.

Au jugement porté, par le maréchal Joffre: „Weygand, la plus belle intelligence de l'armée . . .“ ajoutons celui porté par Foch, après 9 ans de collaboration intime où tous deux travaillèrent, pensèrent et agirent ensemble: „Clarté d'esprit, maîtrise de soi-même, sûreté de jugement,

dévouement absolu et de tous les instants à la personne et la cause qu'il sert . . .“ Est-il possible d'énumérer plus brièvement l'ensemble de qualités que doit posséder un bon officier d'Etat-major général.

„Le chef est seul, ajoute Foch, les exécutants sont légion. Le chef donne la direction générale, le chef d'état-major la traduit dans les détails, la fait passer dans la réalité.

C'est dans cette tâche que Weygand est admirable; son esprit précis, clair, méthodique, ne laisse jamais rien dans l'ombre. L'ordre est donné à tous de manière que l'exécution peut et doit se faire sans hésitation, sans retard. De même, Weygand, avec une méthode parfaite, me rendait compte, heure par heure, de tout ce qui se passait sur l'ensemble du front. Tout ce qui méritait d'être signalé m'était signalé aussitôt.“

Après avoir fait ressortir combien écrasante est la besogne du chef d'état-major d'une armée moderne: „augmentation considérable des effectifs, multiplication effarante de tous les services, transports, automobiles, chemins de fer, aviation, etc.“ Foch ajoute: „Pour faire marcher tout cela, pour ne pas se perdre au milieu de ces préoccupations, il faut une tête bien ordonnée, un esprit sans cesse en mouvement, une volonté toujours tendue, un ensemble d'habitudes à la fois matérielles et spirituelles, qui font qu'à toute heure du jour et de la nuit les réflexes nécessaires se produisent toujours comme il le faut.

Weygand possède toutes ces qualités.“

Peser chaque mot de ce jugement, c'est se rendre compte de la haute valeur du chef qui, dès le 1er janvier 1930, est à la tête de l'Etat-major général de l'armée française.

### *Foch jugé par Weygand.*

Toute la brochure publiée par le second sur le premier mérite d'être lue. Il nous paraît intéressant de compléter l'article ci-dessus nous montrant le chef qualifiant son chef d'état-major par l'appréciation inverse. Weygand décrit comme suit l'attitude de Foch avec ses collaborateurs: „Il n'attendait pas pour faire connaître sa pensée qu'elle fut arrivée à sa forme définitive et qu'elle eût revêtu en parure d'une phrase bien ordonnée. Il la sortait quand et comme elle venait, le matin en arrivant s'il l'avait eue „en se rasant“, à un moment quelconque de la journée, ou bien encore le soir comme dernière recommandation. „Pensez-y“, ajoutait-il habituellement.

Bien entendu, il y pensait de son côté et il ne tardait pas à y revenir sous les formes les plus diverses. Souvent il avait rédigé une note de sa belle écriture régulière, à peu près sans nature, où le numérotage des paragraphes scandait le développement de son raisonnement; il était impossible de dire mieux en moins de mots, avec plus de méthode et de clarté, et ce que le Maréchal avait écrit formait la substance des ordres qu'il n'y avait plus qu'à compléter par des détails d'exécution . . . comme il aimait que tout se fit sans retard, il admettait qu'on lui

présentait un simple brouillon; il demandait alors qu'on lui en donnât lecture sans une explication, car si l'explication était nécessaire c'est que le papier n'était pas clair; il en bannissait les comparaisons — qui grandissent le petit terme au détriment du plus grand, — et les qualificatifs qui affaiblissent plus qu'ils ne renforcent, — et la forme négative, — qui est une forme de timidité; il répétait les superlatifs; de même qu'il avait horreur du verbiage tout en réclamant des comptes rendus complets, il voulait qu'un ordre contint tout le nécessaire et rien de superflu. Parfois aussi, et dans ce cas il demandait qu'on ne lui cachât rien de sa façon de voir, il invitait à discuter l'idée qu'il avait lancée. Comme il était logique et serré dans son raisonnement on était vite désarçonné, si on partait à faux; si au contraire les objections portaient juste, il lui arrivait de trouver le ton, mais on savait, parce qu'il le disait, qu'il n'était mécontent que de lui-même, et de n'avoir pas défendu ou exposé son idée comme il l'eût voulu . . . Le Maréchal avait besoin de cette forme de travail, qui alternait avec la méditation solitaire; il pensait alors en discutant, il essayait ses arguments comme un escrimeur qui, avant de croiser le fer, détend ses muscles et prépare sur un plastron la justesse de ses coups.“

---

## Das Aufklärungsdetachement.

Von Kav.-Oberstlt. H. Bossart, Aarau.

1. *Auftragserteilung*: „Die Instruktion an ein Aufklärungsdetachement gibt *klar* und *bestimmt* den Zweck an, für den das Detachement arbeiten soll, und läßt seinem Führer volle Freiheit, wie er die Aufgabe löst und auch welche Nebenaufgaben ihm nach der Lage zu erfüllen möglich sind.“

So lautet § 176/2 der F. D. 1927. Auf den ersten Blick scheint in der Fassung dieses Absatzes ein Widerspruch enthalten zu sein, denn, wenn der Zweck, wofür gearbeitet werden soll, *bestimmt* und *klar* angegeben wird, so erscheint nicht ohne weiteres verständlich, wie das Detachement noch „Nebenaufgaben, die nach der Lage zu erfüllen möglich sind“, lösen können soll.

Dieser Widerspruch ist aber nur scheinbar, weil die Art und Weise des Vorgehens eines Aufklärungsdetachementes „*Von einem Hauptabschnitt* des Geländes zum andern“ (178 F. D.), seine Maßnahmen zur Aufrechterhaltung der Verbindung nach rückwärts, seine Dispositionen und Sicherungsmaßnahmen für den Vormarsch, ferner und schließlich gewaltsam geführte Aufklärung, also Kampf, die Lösung gewisser Nebenaufgaben in sich schließt, wie z. B.: (siehe F. D. § 179/3 u. ff.). Verhinderung (besser wäre „Erschwerung“, denn absolut verhindern kann man die Aufklärung gar nicht) der feindlichen Aufklärung und Verschleierung der eigenen Truppen. Ebenso wird durch gewaltsam